

Jérôme LAGOUANÈRE (dir.), *La Naissance d'autrui, de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres » n° 415, 2019, 510 p.

De structure quadripartite et organisé selon un ordre chronologique, ce recueil de dix-huit articles parus sous la direction de Jérôme Lagouanère (Maître de conférences en langue et littérature latines à l'université Paul-Valéry Montpellier 3) aborde la question de l'altérité sur une vaste période s'étendant du monde grec classique au Moyen Âge et à la Renaissance. Comme ce dernier le précise dans l'introduction intitulée « Penser à autrui dans l'Antiquité », cette question a fait l'objet de nombreuses études universitaires durant les trente dernières années, en particulier, s'agissant de savoir si le concept d'altérité constitue un « opérateur d'inclusion ou d'exclusion » dans les sociétés antiques (juives, grecques et romaines). L'historien américain Erich S. Gruen (spécialiste de l'Antiquité), quant à lui, envisage la notion d'altérité conçue en termes d'adaptation et d'incorporation, ce qui renvoie au modèle du miroir de l'autre à soi, que François Hartog met en lumière s'agissant de l'historien grec Hérodote. Se pose enfin la question de savoir si l'altérité (ainsi que son « reflet » inversé, la marginalité) ne constitue pas, en qualité de structure anthropologique, sociologique et psychologique, une « quatrième fonction » (pour reprendre l'expression d'André et Pierre Sauzeau), qui compléterait le modèle trifonctionnel dumézilien qui représenterait, quant à lui, l'Ordre. À cela s'ajoute une dimension qu'il ne faut pas négliger, la relation individuelle à l'autre que compléterait avantageusement une approche à la fois historique et philosophique tentant de décrire comment « les notions de sujet, d'individu, de personne se sont construites dans l'Antiquité dans ce rapport à l'altérité », comme en témoigne la thèse (*Les Rapports avec autrui dans la philosophie grecque d'Aristote à Panétiüs*) d'André-Jean Voelke dont les travaux contribuèrent à repenser la philosophie antique. Ce dernier est également l'auteur de *L'Idée de volonté dans le stoïcisme* (P.U.F., 1973), qui demeure, par bien des aspects, un ouvrage inégalé sur cette question. La thèse principale de Voelke peut être résumée par cette évocation de l'amitié telle que la définit Aristote : « Mais il reste vrai que l'autre de l'amitié aristotélicienne est l'autre moi-même, et non pas *l'autre que moi-même, l'autre en tant qu'autre*, irrémédiablement différent de moi-même » (*Les Rapports avec autrui ...*, *op. cit.*, p. 184 - les italiques figurent dans le texte original). Or, comme le rappelle Jérôme Lagouanère, « depuis la thèse d'André-Jean Voelke, de nombreuses études socio-historiques, philosophiques ou anthropologiques ont interrogé la question de l'altérité et de l'étranger dans le monde antique [...]. Cependant, en une époque qui par bien des aspects nous apparaît comme une époque de crise dans notre manière de penser et de vivre le rapport entre soi et l'autre tout autant que le lien social » (p. 13), c'est dans une double perspective qu'il semble pertinent d'y revenir : d'une part, en proposant un état de la question des travaux sur ce sujet ;

d'autre part en envisageant la pensée antique dans son actualité contemporaine selon la méthode de ce philosophe suisse. La démarche du présent volume se rapproche de celle de Voelke dans la mesure où elle donne la primauté à l'histoire de la philosophie et à l'anthropologie philosophique. Elle s'en démarque néanmoins en deux points : d'abord, elle cherche à aborder la question en croisant les données philosophiques avec des données lexicologiques, littéraires ou socio-historiques ; ensuite, elle l'envisage dans un cadre chronologique élargi, à savoir de la Grèce classique jusqu'à la Renaissance italienne et la pensée précartésienne. L'idée est d'interroger les soubassements philosophiques de la notion d'autrui dans l'Antiquité ainsi que l'influence du christianisme dans cette élaboration conceptuelle, sans omettre la rémanence de ce double héritage (païen et chrétien) au Moyen Âge et à la Renaissance.

La première partie du recueil se consacre à la manière dont l'altérité est pensée pendant la période classique en Grèce, aux V^e et IV^e siècles avant J.-C. Dans une telle optique, Egidia Occhipinti (Université de Palerme), dans sa communication « Internal otherness. The brave Athenians, the dilatory Spartans, the treacherous Thebans » (p. 23-41) s'attache à la manière dont quelques thèmes centrés sur le débat politique grec (qui s'est développé à partir des guerres médiques) contribuent à la formation de vues stéréotypées des peuples partagées par les historiens et les orateurs de cette période. Athéniens, Spartiates et Thébains sont ainsi décrits selon des critères précis en fonction des principaux objectifs et préoccupations des auteurs. Un aspect remarquable de cet article est qu'il souligne un fait marquant : il résulte de cette stéréotypisation que chaque groupe politique se voit qualifier par un attribut essentiel et en référence à des archétypes mythologiques, ce qui revient finalement à nier son altérité. De plus, selon Jean-Luc Périllié (Université Paul Valéry Montpellier 3), auteur de « La notion d'autrui chez Platon » (p. 43-62), l'œuvre de Platon présente l'émergence de la notion d'autrui, dans la mesure où Socrate y occupe une place telle qu'on pourrait le qualifier de philosophe « altruiste ». Par ailleurs, le rôle primordial que jouent les relations interpersonnelles dans les dialogues platoniciens, précisément autour de la figure de Socrate, permet de réinterroger la notion de *philanthropia* ainsi que sa portée universaliste. Dans la troisième communication, « Aristote : la découverte de l'ami, du bien et de l'altérité » (p. 63-96), Gaëlle Fiasse (Université Mc Gill, Montréal) examine le rapport à autrui chez Aristote, qui s'incarne dans l'amitié et le désir du bien véritable. Le lien du soi au bien, fondement de l'amour de soi, conduit à découvrir l'ami comme autre soi-même et à aimer l'autre pour lui-même de façon désintéressée. Ainsi, interrogeant à nouveaux frais l'*Éthique à Nicomaque* et l'*Éthique à Eudème*, Gaëlle Fiasse montre qu'Aristote envisage également la possibilité de nouer une amitié entre personnes non vertueuses, dans la mesure où tout être humain recèle en lui-même quelque chose de bon.

La deuxième partie de ce recueil s'interroge sur la manière dont les principales philosophies hellénistiques (épicurisme, scepticisme et stoïcisme) et leur réception à Rome ont pensé le rapport à autrui. Dans un premier temps, Marion Bourbon (Université de Rouen), dans son article intitulé « "S'identifier à soi-même". Identité et altérité à l'épreuve de la métaphore cicéro-panétienne des rôles (*personae*) » (p. 100-113), rappelle que dans la métaphore (cicéro-panétienne des rôles (*personae*), la notion d'identification se trouve poussée à la limite dans l'idée d'une identification à soi-même – la nature qu'il s'agit de « faire passer » en soi n'étant pas une propriété de l'autre mais bien notre propre nature. Ainsi, l'auteure montre que « l'identité » est dès lors conçue comme ce que le sujet ne cesse de faire advenir, à la faveur de cette épreuve identificatoire qui dit la complexité du rapport du même et de l'autre dans le « devenir soi ». Elle interroge notamment la théorie des *personae* du stoïcien Panétius de Rhodes que reprend à son compte Cicéron dans son *De Officiis* afin de montrer que cette image, empruntée au champ théâtral, permet d'explicitier la tension de l'identité et de l'altérité de l'être social. Clara Auvray-Assayas (Université de Rouen), quant à elle, dans « Le rôle d'autrui dans le façonnement de soi. Scipion, Atticus et le dialogue cicéronien sur l'amitié » (p. 115-124), souligne le fait que le dialogue de Cicéron sur *L'amitié* esquisse une réflexion sur le rôle d'autrui qui anticipe celle des Modernes : tout l'entretien du personnage de Laelius est déterminé par la place accordée à Scipion, mort peu avant. Support pour la construction de soi, condition du développement éthique et de l'accomplissement vertueux, autrui est l'interlocuteur, la forme idéalisée de soi et le destinataire du récit qui donne sens et postérité à la vie humaine. Valéry Laurand (Université Bordeaux-Montaigne), quant à lui, dans sa communication portant sur « L'amitié : une lecture de la *Lettre 9* de Sénèque à Lucilius » (p. 125-143), se confronte à la fameuse *Lettre 9* tirées des *Lettres à Lucilius* de Sénèque, et en propose une nouvelle lecture permettant de dépasser l'apparente opposition entre la visée altruiste de l'amitié et la nécessaire *autarkéia* du sage stoïcien, tout en faisant le départ entre les définitions épicurienne, stoïcienne et cynique de l'amitié. Brigitte Pérez-Jean (Université Paul-Valéry Montpellier 3), pour sa part, rappelle dans « Quelle altérité conduit à la suspension du jugement ? L'autre sceptique » (p. 145-157) que le conflit est au cœur du scepticisme de Sextus Empiricus ; l'altérité y différencie les adversaires dogmatiques entre eux et distingue dogmatiques et tenants de la suspension du jugement. Les modes de la suspension du jugement, véritable cheval de bataille de la polémique néo-pyrrhonienne, offrent un autre usage de l'altérité. Ils privilégient le mode qui énonce les différences de « représentations » entre les animaux, pour y trouver un entrelacement d'arguments comparant les animaux et les êtres humains. La dernière contribution de cette partie, celle de Jean-François Thomas (Université Paul-Valéry Montpellier 3), « Propinquus et ses 'synonymes' dans l'expression de l'idée de prochain. Du latin classique aux écrivains chrétiens » (p. 159-186), offre

une approche diachronique qui permet de mettre à jour les continuités et les ruptures marquant cette période laquelle ? : étudiant l'expression du « prochain », du latin classique aux écrivains chrétiens, l'auteur souligne tout à la fois la diversité des liens qui se nouent entre le sujet et autrui (et que décrivent des termes aussi différents que *propinquus*, *socius*, *familiaris*, *necessarius*, *amicus* ou *alter*), et les effets de ces continuités et de ces ruptures qu'induit la reprise de ces mêmes termes par les écrivains chrétiens.

La troisième section, « Penser l'altérité dans l'Antiquité tardive », regroupe quatre contributions. Les trois premières interrogent l'œuvre et la pensée fondamentales de saint Augustin. Dans « Il duplice comandamento dell'amore. Principio e fine dell'esegesi dal *De Genesi* contra al *De doctrina christiana* » (p. 189-210), Enrico Moro (Université de Padoue) aborde cette question sous un angle exégétique en étudiant comment le commandement chrétien d'amour du prochain est développé dans les premiers écrits d'Augustin, notamment dans le *De Genesi contra Manicheos* et le *De doctrina christiana*. Cette étude souligne non seulement le rôle central que la notion de *caritas* joue dans le premier commentaire exégétique d'Augustin, mais encore l'approfondissement remarquable que la réflexion sur le thème de la *dilectio proximi* reçoit dans le cadre du *De doctrina christiana*. Au demeurant, la communication de Jérôme Lagouanère (Université Paul-Valéry Montpellier 3), « Le prochain est-il une personne chez saint Augustin ? » (p. 211-237) s'attache à démontrer que le prochain n'est pas pensé par Augustin selon une visée utilitariste, mais constitue une personne de plein droit au sens kantien du terme, sujet et objet de respect. C'est pourquoi le concept augustinien de prochain ouvre la voie à une conception de la personne saisie dans sa chair et sa faillibilité intrinsèque, c'est-à-dire une conception visant une éthique de la réciprocité et du souci comme fondement du lien social. Sarah Stewart-Kroeker (Université de Genève) propose une nouvelle lecture du célèbre épisode de la mort de l'ami au livre IV des *Confessions*, pour traiter de « L'amitié et l'altérité chez Augustin » (p. 239-260), en montrant de quelle manière Augustin exploite un intertexte horatien de façon à mettre en scène la tension intrinsèque entre altérité et identité dans l'expérience de l'amitié et le rapport à autrui. Pour conclure cette partie, la contribution de Carmen A. Cvetković (Université de Göttingen), « Christianity, *Romanitas* and the Politics of Otherness in the Late Ancient West » (p. 261-282), étudie trois manières de représenter l'altérité religieuse et ethnique en s'appuyant sur des écrits d'auteurs chrétiens de l'Antiquité tardive, Ambrosie de Milan, Paulin de Nole et Sidoine Apollinaire, issus de l'aristocratie et de l'administration romaines et qui se percevaient à la fois comme romains et comme chrétiens. Les rapports à l'altérité que l'auteure envisage vont de l'exclusion totale et la marginalisation à l'appropriation et à l'acceptation.

La quatrième et dernière partie de ce recueil s'appuie sur six contributions qui interrogent la rémanence du double héritage (païen et philosophique d'un côté, chrétien de l'autre) au Moyen Âge et pendant la Renaissance italienne. L'article de Diana Stanciu (Université de Bucarest), « The Divine and the Human Other. Rhetoric of Power and Embodied Cognition in the Early Medieval Debate on Relics » (p. 285-331), analyse le débat du IX^e siècle sur les reliques et la rhétorique du pouvoir des prélats carolingiens à la lumière du paradigme de la cognition incarnée et d'une explication de l'altérité qui permette de penser la relation entre le divin et l'humain, les structures trans-individuelles, les interactions intersubjectives, la relation participation-assimilation, et la raison humaine expérimentant ses propres limites, alors même que des revendications d'orthodoxie dogmatique sont impliquées. Par ailleurs, à travers l'étude des principales hagiographies italiennes du Haut Moyen Âge italien, Marianna Cerno (Université d'Udine), « When the 'other' has another god. Christians towards Saracens in Italian Hagiography before the first Crusade » (p. 333-357), montre comment les Sarrasins y sont décrits moins en tant que tels qu'à travers une série de stéréotypes culturels issue tant de la tradition chrétienne et biblique que de l'Antiquité romaine. Après une étude détaillée de chacune de ces hagiographies, la conclusion de cet article offre une interprétation globale des résultats, proposant une lecture originale de la perception italienne des Sarrasins dans le Haut Moyen Âge. Fabrice Wendling (Université Côte d'Azur), quant à lui, est l'auteur de « L'Europe latin et la 'question de l'Autre'. L'islam dans l'œuvre de Nicolas de Cues » (p. 359-389). Il développe l'idée selon laquelle dans la longue histoire des rapports entre christianisme latin et islam, l'œuvre de Nicolas de Cues sur le Coran et les musulmans (consignée pour l'essentiel dans la *Paix de la foi*, la *Lettre à Jean de Ségovie* et le *Coran tamisé*) occupe une place singulière : héritière d'une longue tradition controversiste, elle s'en distingue par un climat nouveau de tolérance, et ouvre des perspectives neuves de compréhension bienveillante, allant jusqu'à penser l'altérité du Coran sur le mode de l'inclusion. À cela s'ajoute la contribution de Jean Meyers (Université Paul-Valéry Montpellier 3), « Construction et images de l'autre et de l'étranger dans les Errances de frère Félix Fabri (1483-1484) » (p. 391-411), qui, s'opposant aux thèses de Stefan Schröder sur le sujet, montre comment la représentation de l'autre, y compris de l'Autre musulman, s'ancre chez Fabri dans un véritable sens de l'accueil à l'altérité. Les deux dernières contributions, celles de Jean-Frédéric Chevalier, « Pétrarque, Augustin et la Trinité. Quels regards sur le mystère de l'altérité ? » (p. 413-421), et de Fosca Mariani Zini, « Une bruyante solitude. Remarques sur l'égoïsme (XIV^e-XV^e siècles) » (p. 423-437), abordent la question d'autrui durant la Renaissance italienne que caractérise pourtant paradoxalement un oubli de la question d'autrui. Comme le met en évidence Jean-Frédéric Chevalier (Université de Lorraine) à travers une étude du *Secretum* de Pétrarque, la relation entre soi et l'autre est médiatisée à travers un troisième terme,

l'Autre divin, selon le modèle trinitaire augustinien du Maître intérieur – et dans le cadre de cette relation ternaire entre moi, autrui et Dieu, l'intersubjectivité se trouve ainsi en quelque sorte diluée. Fosca Mariani Zini (Université de Lille 3), quant à elle, précise qu'un espace mental se dessine au XV^e siècle en Italie où l'*usus* fut compris, dans les milieux érudits de la cour, comme la recherche légitime de son propre intérêt aux dépens d'autrui, recherche mue par la *cupiditas lucri*. Dans la perspective de retracer la naissance de l'égoïsme humaniste, l'auteure pointe le fait que la solitude cesse ainsi d'être l'attitude du sage, replié sur son activité contemplative, laissant la place à l'égoïsme de l'amour-propre esseulé, recroquevillé sur ses richesses, voire à « l'honnête avarice » de Poggio Bracciolini.

En définitive - et ce n'est là que l'une de ses qualités (en plus notamment d'une bibliographie très fournie), « cette traversée historique du V^e siècle avant J.-C. en Grèce jusqu'au XV^e siècle en Italie - comme l'affirme Jérôme Lagouanère dans la partie conclusive de son introduction (p. 18) - fait apparaître que penser la question d'autrui dans l'Antiquité revient donc également à penser l'altérité de l'Antiquité et le rapport complexe et spéculaire qui se noue entre celle-ci et notre modernité ». Cette Antiquité-miroir nous permet de faire l'épreuve de l'altérité radicale.

Franck COLOTTE (décembre 2020)

Association ALPLG

© Antiquité-Avenir